

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Le genre est « con ». Sur De sel et de fumée d'Agathe Saint-Maur

Maxim Delodder

Volume 19, Number 3, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096424ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4115>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delodder, M. (2022). Le genre est « con ». Sur De sel et de fumée d'Agathe Saint-Maur. *Voix plurielles*, 19(3), 730-743.
<https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4115>

Article abstract

Cette contribution propose d'analyser la question de l'identité sexuelle et de genre dans le roman *De sel et de fumée* (2021) d'Agathe Saint-Maur. Sur la base des théories de Jean-Paul Sartre, Amanda Holmes et José Esteban Muñoz, y est exposée une lecture de l'identité sexuelle et de genre des protagonistes, Lucas et Samuel. Les deux jeunes hommes essaient de se détacher de leur environnement homophobe et hétéronormé à l'aide d'une stratégie de désidentification. Plus particulièrement, ils existent à la croisée de différentes identités, qu'ils mettent stratégiquement en avant. Ce refus des cadres normatifs permet la création d'une nouvelle conception du genre, en dehors de la masculinité et de la féminité, dont la désignation proposée est le mot polysémique « con ».

© Maxim Delodder, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le genre est « con ». Sur *De sel et de fumée* d'Agathe Saint-Maur

Maxim DELODDER,

University of Antwerp / FWO (Research Foundation – Flanders)

Résumé

Cette contribution propose d'analyser la question de l'identité sexuelle et de genre dans le roman *De sel et de fumée* (2021) d'Agathe Saint-Maur. Sur la base des théories de Jean-Paul Sartre, Amanda Holmes et José Esteban Muñoz, y est exposée une lecture de l'identité sexuelle et de genre des protagonistes, Lucas et Samuel. Les deux jeunes hommes essaient de se détacher de leur environnement homophobe et hétéronormé à l'aide d'une stratégie de désidentification. Plus particulièrement, ils existent à la croisée de différentes identités, qu'ils mettent stratégiquement en avant. Ce refus des cadres normatifs permet la création d'une nouvelle conception du genre, en dehors de la masculinité et de la féminité, dont la désignation proposée est le mot polysémique « con ».

Mots-clés

Littérature contemporaine ; Genre ; Sexualité ; Désidentification ; Honte

Au départ, on croit lire une histoire de *coming out*. Un jeune hétérosexuel, qui a aimé et qui aime les femmes, se découvre un goût pour les hommes. Mais l'histoire que raconte Agathe Saint-Maur dans *De sel et de fumée* (2021), son premier roman, est en réalité plus complexe. Samuel et Lucas, les deux protagonistes du roman, tombent amoureux et forment un couple. S'agit-il d'un couple « homosexuel » ? Les protagonistes ne sont pas homosexuels dans le sens que l'on donne le plus souvent au terme. Certes, ils sont dans un couple homosexuel, mais ils ont également eu des relations avec des femmes. De plus, une forme d'hétérosexualité s'introduit au sein de leur couple. Dans cet article, je propose une interrogation de leur identité sexuelle et de genre.

L'approche de cette analyse du roman de Saint-Maur prend comme point de départ *Saint-Genet* (1952) de Jean-Paul Sartre. Le philosophe montre que, pour Jean Genet, le discours d'autrui sur « moi » me fait exister en tant que « moi ». Ce faisant, un sentiment de honte est à la base de l'identité. Amanda Holmes, philosophe américaine contemporaine, mobilise la dynamique décrite par Sartre dans l'objectif de penser la honte queer et ses répercussions politiques. Je rejoins l'analyse

d'Holmes quand elle soutient que la honte, en tant qu'effet de l'injure, peut être mobilisée pour penser une politique en dehors de la « gay pride », la fierté identitaire. C'est dans le sens d'Holmes que Saint-Maur actualise la dialectique sartrienne du même et de l'autre, du « pédé » et du « pas pédé ». Il est intéressant de noter que, dans *De sel et de fumée*, un recours au cadre conservateur a bel et bien lieu. Cependant, un plaidoyer pour la fluidité des genres est également présent. Une dialectique se met en place. Elle se résume ainsi : L'Autre me dit : « Tu es gay ». Je réponds : « Je ne suis pas gay. Le mot ne me convient pas, car il m'impose une binarité dans laquelle je ne veux pas être enfermé. Je suis queer ». À cette réponse s'ajoute « Je suis con ».

Homophobie

Samuel et Lucas sont deux jeunes étudiants à Science-Po. À la suite d'une rixe lors d'une manifestation de La Manif pour tous, Lucas meurt. Le·a lecteur·rice suit alors le narrateur Samuel qui se souvient de leur relation, de leur amour et de leurs différences. Même s'il s'agit de deux hommes en couple, Samuel et Lucas ne sont pas gays. Lucas le dit dans des mots très clairs : « Je ne suis pas gay, Samuel » (164). Il continue :

« Non, je ne suis pas gay, de ça je suis certain. Je n'ai jamais été attiré par les hommes. »

[...]

« Mais je suis certain aussi d'une autre chose. J'ai envie d'être avec toi. J'ai tout le temps envie d'être avec toi. »

Son sourire, large comme celui d'un clown.

« Tu me plais, toi. En tant qu'individu, pas en tant qu'homme. Pas ton genre, ta personne. J'ai mis du temps à me l'avouer, je croyais qu'on était potes, tu vois. Mais en fait, c'est plus que ça. Je veux être avec toi. Vraiment avec toi. Et même, dans toi. » (165)

On note dans ce passage la différence entre la personne et le genre. Il est possible d'aimer une personne qui n'est pas « son genre ». La même chose vaut pour Samuel, quoiqu'inversement. Il a découvert sa sexualité en plusieurs étapes. Il s'est senti rapidement attiré par les hommes, a même assumé son homosexualité¹, puis il est tombé amoureux d'une femme, Victoire :

C'était facile alors. Ce n'était qu'une danse des corps. Les lycéens, dans leur globalité, ressentaient le même émoi. Ils connaissaient cette crispation dans le ventre comme une faim dévorante, et ce besoin pressant d'autres bouches,

d'autres bras. Ces bouches et ces bras étaient asexués dans l'imaginaire adolescent avide d'amour et de baisers. Éminemment sexuels, mais asexués. On ne m'a jamais craché au visage. On était à Paris. Les homos, tout le monde connaissait. Respectait, ou tout au moins tolérait. C'était facile, je glissais avec aisance sur la glace d'une orientation sexuelle revendiquée et acceptée, sans déraiper. Plus tard, il y a eu les filles, plutôt il y a eu Victoire, et ça ne m'a pas causé plus d'ennuis. Je pensais naïvement que ce serait toujours comme ça. (113)

La question des mots et des choses se pose ici. On se dit « homme », « femme », « hétéro » ou « homo ». Or, l'objet dépasse souvent le nom par lequel on le désigne. Dans *Saint Genet*, Sartre soutient que le mot « voleur » se trouve à la base de la conception de soi de Genet. Le vocable que l'environnement de Genet applique à l'écrivain, fait naître la manière dont ce dernier se construit. Le terme « voleur » symbolise un certain système de valeurs dans lequel Genet est censé s'inscrire, ou dans notre terminologie, un certain discours qui le prend pour objet, tout en plaçant l'auteur du mauvais côté du spectre. En d'autres mots, c'est par le regard d'autrui, et par l'énonciation qui l'accompagne, que « Genet apprend ce qu'il *est objectivement* » (Sartre 27, l'auteur souligne). Par la suite, Genet se construit en tant qu'homosexuel, encore une fois par le regard *objectif* de l'autre et par l'injure qui va avec :

L'illumination qui le constitue à ses propres yeux comme un « pédé » ne se distingue pas de la volonté de devenir tel, c'est-à-dire de donner un sens et un nom à son passé et de le considérer comme la préformation de son avenir. Décidant à la fois d'être l'amant et de revendiquer le nom insultant de pédé, Genet *apprend*, par cette décision même, qu'il a toujours été inversé *objectivement*. (95, l'auteur souligne)

Autrement dit, la parole externe, ou plus exactement le discours d'autrui sur soi, est à la base d'une conscience de soi-même. C'est encore Sartre qui indique que « Chacun [des homosexuels] s'est fait au moins une fois dans sa vie traiter de 'pédé' et le nom est resté gravé dans sa chair » (53). Dans sa *Réflexion sur la question gay* (1999), Didier Eribon résume le raisonnement sartrien : « l'une des conséquences de l'injure est de façonner le rapport aux autres et au monde. Et donc de façonner la personnalité, la subjectivité, l'être même d'un individu » (25).

Chez Saint-Maur, la dynamique que décrit Sartre, dépasse également l'individu. L'amour entre Samuel et Lucas existe en dépit de la différence entre les genres. Or, l'attraction sexuelle est fatalement dirigée vers un corps, qui, vu de l'extérieur, est toujours en relation avec les normes de genre. Par conséquent, en couple, Lucas et

Samuel sont perçus comme « gays ». Le regard d'autrui, celui du tiers en dehors du couple, passe par les catégories identitaires connues. Une négociation avec la terminologie à l'œuvre dans le champ de l'homosexualité s'impose, par exemple, quand le sujet dévoile une relation amoureuse à ses proches :

Je me rappelle les mots de Lucas, tombés de sa bouche par hasard, [...] me racontant comment ses parents avaient accepté son homosexualité : accepter, et non admettre, ils ne l'avaient jamais considérée comme un fait qu'il y avait simplement lieu de reconnaître. Des « intellectuels de gauche », au sens de *Libé* ; pourtant, quand leur unique enfant leur avait lâché subitement au-dessus de son assiette de spaghettis bolognaise qu'il sortait avec moi, on se moquait bien des grands idéaux du Parti socialiste. [...] C'est toujours la même chose, toujours le même décalage entre le savoir théorique et le savoir empirique, entre la froideur de la tête et la morsure chaude des tripes. Il a fallu plusieurs étapes aux parents de Lucas, à grand renfort de portes qui claquent, pour recevoir à nouveau leur fils à déjeuner. (116)

Le recours aux termes « gay » et « homosexualité » est obligatoire, car, dans le contexte évoqué, l'homosexualité gêne encore. Pour autrui, la situation est claire. Un homo est un homme qui est en couple avec un autre homme ; donc, il s'agit d'homosexualité. Le recours à une terminologie générale s'agissant d'une situation particulière n'est pas sans conséquences. Des stéréotypes s'imposent à Samuel et à Lucas. Aux pompes funèbres, Samuel doit proposer une tenue pour Lucas. Le conseiller funèbre précise : « Cela peut être absolument n'importe quoi, nous n'avons aucun tabou. Dans la mesure de la bienséance bien sûr, il ne faut pas troubler la cérémonie, vous comprenez » (24). Samuel commente : « Je ne sais pas ce que l'homme s'imagine. Il fait peut-être partie de ces personnes qui croient qu'un homosexuel se promène habituellement en guêpière dans l'intimité des moulures du plafond de son loft dans le Marais » (24). La remarque semble à première vue banale, mais relève en réalité d'un rappel à l'ordre hétéronormé. Dans *De sel et de fumée*, Samuel et Lucas sont ainsi priés de ne pas oublier que l'homosexualité même dans l'univers où ils évoluent, une image de la France contemporaine, reste marginale.

L'homophobie se montre aussi à d'autres moments. Samuel relate, par exemple, qu'après sa relation avec Victoire et d'autres femmes, des regards réprobateurs pèsent sur lui :

Depuis Lucas, ça ne se passe pas comme ça. [...] La société, puisque nous appartenons désormais aux franges majeures de sa population, nous demande des comptes. La silhouette de procureur de l'opinion publique se campe sur son

estrade, l'index accusateur. On se demande soudain pourquoi deux garçons bien faits, beaux, habillés avec soin, à l'élocution gracieuse, s'embrassent et se lèchent le visage. (113)

Samuel est donc conscient de sa place aux marges de la société à cause de sa relation homosexuelle. Avec Lucas, il ne répète pas le modèle respectable, celui de couples hétérosexuels, qui peuvent procréer :

Qu'est-ce qui a pu nous conduire à cette erreur de parcours ? Ne voit-on pas toutes ces filles qui posent sur nous leurs yeux envieux, qui tendent dans notre direction leurs ventres à remplir, ces filles charmantes au visage en forme de cœur dont la physionomie est faite pour s'agencer parfaitement avec la nôtre ? [...] Notre couple défie toute logique, déjoue les pronostics. On ne devrait pas être ensemble. Par conséquent, on ne devrait pas non plus avoir le droit de se marier. La boucle est bouclée. D'un côté, des manifestants [de la Manif pour tous] vitupérant, de l'autre, des badauds qui se demandent s'ils n'auraient pas raison finalement. Parce qu'il faut bien expliquer ce qu'on ne comprend pas par quelque chose, pourquoi pas par des discours bleu et rose. (113-14)

Ici un mot est nécessaire sur les débats autour du mariage homosexuel. Samuel et Lucas se rencontrent à une période où la Manif pour tous – le mouvement qui s'oppose à l'ouverture du mariage pour tous – prend la rue². Dans la citation ci-dessus, Samuel compatit ironiquement avec les défenseurs de La Manif pour tous. Il appelle « le discours bleu et rose » l'idéologie de genre du mouvement conservateur résistant au mariage gay. Dans le roman, la description d'une vidéo fait mieux connaître ce discours : « Une voix robotique dénonce le fait que l'école aspire désormais à gommer toute différence entre les garçons et les filles, et, pour montrer à quel point une telle idée est absurde, explique, outragée, que, dans la nouvelle société construite par un tel modèle éducatif, les filles pourraient alors conduire des camions » (109). Bruno Perreau rappelle que La Manif pour tous a, effectivement, choisi de défendre des conceptions conservatrices du genre, s'écartant ainsi d'une « théorie du genre » qui, selon les adhérents à La Manif pour tous, risque de mettre en cause la différence entre les hommes et les femmes (20, 50, 61, 84, 87). En somme, l'idéologie de La Manif pour tous peut se résumer de la façon suivante : il n'existe que des hommes et des femmes, et, dans cette binarité, chaque genre occupe un rôle particulier. De plus, j'ajoute que cette idéologie est non seulement transphobe, mais également homophobe : les femmes doivent aimer les hommes et les hommes doivent aimer les femmes. En d'autres mots, il s'agit d'une pensée politique hétéronormée³.

L'homophobie que Samuel et Lucas subissent, prend sa source dans ce discours bleu et rose et on ne peut nier son effet sur les protagonistes. Confronté à la vidéo mentionnée plus haut, Lucas, par exemple, en larmes, s'écrie : « Ils se rendent pas compte. Ils savent pas. Ils savent pas ce que ça fait » (Saint-Maur 115). L'effet du discours conservateur dépasse la réaction émotionnelle immédiate. Lucas a raison ; « ils » semblent ignorer la violence qu'un discours, ici, hétéronormé, homo- et transphobe, peut émettre. Celui-ci est exclusif et tyrannique. De plus, il force des individus à se positionner par rapport à ce cadre sociétal promu. De manière manichéenne, on est soit dedans, et alors on est bien, soit dehors, et alors on représente un danger. Dans le roman, les personnages sont obligés d'interagir avec ce discours, jusqu'à l'intérioriser : « Ils ne savent pas que chacun de nous a déjà intégré profondément les valeurs bleu et rose qu'ils défendent bec et ongles » (110).

Le regard d'autrui fonde, selon Sartre, la conscience que l'on a de soi-même. Le même mécanisme est présent dans *De sel et de fumée*. Le discours que les autres ont sur eux astreint Samuel et Lucas à se percevoir à travers le regard d'autrui. Or, Samuel et Lucas ne sont pas seulement profondément touchés par l'homophobie, ils se positionnent aussi par rapport à l'hétérosexualité. Samuel et Lucas sont victimes d'homophobie, mais se définissent aussi, paradoxalement, selon un discours conservateur du genre. Ils sont à la fois hors et dans le discours bleu et rose.

Féminin / masculin

On découvre l'histoire que raconte *De sel et de fumée* par le regard de Samuel. En tant que narrateur, il se met en scène et présente les autres personnages. Sur ce point, il est frappant de constater que Samuel s'identifie au genre féminin quand il s'agit de la position qu'il occupe au sein de sa relation avec Lucas. Lors des activités politiques de Lucas, par exemple, Samuel revêt un rôle féminin : « Cette sensation d'être une épouse restée à l'arrière, qui attend, le cœur serré, les mains nouées, le retour du front de son valeureux guerrier, la sueur coulant sur son visage victorieux, ne m'a jamais contenté. Trop cliché. Pourtant, comme ces femmes, je scrutais avec impatience la figure de Lucas quand il rentrait le soir, dans la crainte d'y voir apparaître un nouveau coquard » (30). L'effet de miroir qui est établi entre la femme liée à l'intimité de la maison et l'homme aventurier, combattant et fort, ne relève pas d'une

relation « homosexuelle ». Les protagonistes du roman sont-ils vraiment des homosexuels ? La forme de vivre-ensemble décrite par Saint-Maur relève davantage ici de l'hétérosexualité. Samuel s'inscrit, peut-être malgré lui, dans le discours bleu et rose.

Un autre exemple de la reprise du modèle hétérosexuel est présent dans la scène lors de laquelle Lucas et Samuel rentrent à Paris en voiture. Lucas incarne un modèle masculin : « Avant de repartir, Lucas enlève son tee-shirt. Il est musclé, plus que moi, et je suis étonné d'en être surpris. J'ai déjà vu son torse, mais jamais affiché avec autant de simplicité. Il porte un déodorant bon marché Maximum Seduction, de ceux qui exaltent la virilité clinquante dans les publicités, et ça me fait sourire. Il semble vexé. Hétéronormé » (182). Samuel décrit la virilité musclée de Lucas et, en même temps, il compare sa position sur le siège passager à celle d'une femme qui se trouve, momentanément, en dehors de la féminité :

J'ai allongé les jambes sur le tableau de bord. Parfois, je passe un pied par la fenêtre, exactement comme les spots de prévention nous disent de ne pas le faire. Je me souviens de la position de ma sœur, de Victoire parfois, de cet instant de relâchement dans l'habitacle, lors des trajets en voiture qui se prolongeaient. (180)

Les corps reprennent le modèle du couple hétérosexuel. L'homme est torse nu au volant. Il est actif, alors que la femme se détend. Samuel est féminisé, et se montre aussi conscient des stéréotypes de la féminité :

Les filles adoptent alors une position qu'on pourrait trouver obscène si elle n'était si naturelle. Alanguies sur la banquette arrière, les jambes croisées en tailleur, leur jupe, leur robe remontent sur leurs cuisses jusqu'à leur ventre, exhibent nonchalamment leurs sous-vêtements. C'est que personne ne les voit, ou du moins c'est ce qu'elles croient, c'est ce qu'elles s'autorisent à croire pour se libérer un instant du carcan qui veut qu'une fille, une femme, ne montre pas son corps quand cela n'est pas strictement nécessaire, qui dit qu'il faut être folle, ou bien être une Femen, ce qui revient à peu près au même, pour pouvoir montrer ses seins, son ventre, ses genoux, son entrejambe, ses chevilles. (180)

Les êtres féminins auxquelles Samuel se compare sont, comme lui, la proie du regard d'autrui. Quand personne ne les voit, elles peuvent se libérer des exigences sociales. Samuel retrouve donc une liberté en dehors des normes sociales quand il est avec Lucas dans un environnement privé. S'il affiche son homosexualité à un autre moment, Samuel ressemble ici à une « folle » ou une « Femen », une femme qui va à l'encontre de ce qui est socialement admissible.

Lors d'une scène d'étreinte, le·a lecteur·rice est confronté·e au point culminant de ce rapprochement entre le narrateur et la féminité. Au moment où Samuel et Lucas arrivent dans l'appartement de Samuel, ils s'embrassent. Alors que « [le] sexe [de Samuel] irradie [s]on ventre de sa présence impérieuse, avide » (126), Lucas « descend lentement [s]on pantalon, sans cesser [d']embrasser [Samuel] » (126). Ensuite, Samuel continue : « Il me retourne contre la table, avec douceur, vigueur, rudesse tendre. Il entre en moi, il est en moi » (127).

Cette scène reprend assez clairement des lieux communs de l'amour hétérosexuel. Il y a la mention du ventre et la formule « il entre en moi ». Rappelons pour mémoire qu'on trouve l'expression entre autres dans *L'amant de Lady Chatterley* (1928) de D.H. Lawrence (359), de *Josefine Mutzenbacher* (1906) (254), ou encore dans le plus récent *À vous* (1996) de Catherine Cusset (72, 133, 55). Notons au passage l'absence remarquable de lubrifiant. Il y a ici à la limite un problème d'invraisemblance. La chose est fort recommandée pour des relations anales. Elle a son importance littéraire aussi. Pensons, par exemple, au *Journal du voleur* (1948) de Jean Genet, où on lit ceci : « [le tube de vaseline] était le signe de l'abjection même, de celle qui se dissimule avec le plus grand soin, mais le signe encore d'une grâce secrète qui allait bientôt me sauver du mépris » (1105). Éric Marty attire l'attention sur le fait que, dans l'extrait de Genet, le lubrifiant signale d'abord la honte autour de l'homosexualité passive et devient, par la suite, un objet de gloire (Marty 89-90). En passant sous silence le lubrifiant, Saint-Maur hétérosexualise la scène d'amour. Elle l'inscrit dans la représentation fantasmée des relations hétérosexuelles, où le lubrifiant est le plus souvent absent. On est loin de Genet et de la vaseline. Par ailleurs, le schéma de la scène érotique entre Samuel et Lucas est manifestement binaire. Il y est question d'un pénétré et d'un pénétrant « avec un sourire goguenard, un sourire de prédateur prêt du but » (Saint-Maur 126). Le paradoxe est bien là. Un certain discours bleu et rose est présent. Le modèle hétérosexuel est repris dans la corporalité des personnages, jusqu'au point où l'on peut douter s'il s'agit véritablement de deux « hommes », si on n'a pas affaire à une scène de « travestissement ».

Le même procédé se met en place quand Samuel est en couple avec une femme. À première vue, Victoire est caractérisée sous les traits d'une féminité exemplaire : « Victoire me revient, comme un rêve, parfois. Une démarche chaloupée

et le balancier d'un sac à main au bout d'un bras. Une odeur de parfum et de mascara » (29). Or, quand Samuel revoit Victoire après leur rupture, le ton a changé. Victoire prononce les mots suivants : « [Après notre rupture] j'ai commencé à faire n'importe quoi. Enfin, ça c'est les autres qui le disent, que c'est n'importe quoi. Parce que quand une nana fait ça, c'est forcément n'importe quoi. J'ai couché avec un nombre incalculable de mecs » (76). Celle qui s'exprime ici sort des exigences de genre. Pour une femme, la promiscuité sexuelle est mal vue. Pour reprendre les mots du roman, cela relève du « n'importe quoi », alors que cela ne l'est pas pour un homme. Victoire poursuit : « Ils [ses détracteurs] ont pas compris. Que le sexe, c'est juste la manière la plus complète d'être avec quelqu'un. [...] Je n'ai jamais autant aimé les gens qu'en les niquant » (76-77). Il y a de l'humour dans ce passage qui se veut pourtant très sérieux. La communion avec l'autre que décrit Victoire existe sans équilibre entre les deux partenaires. Dans « niquer » il y a « posséder ». En d'autres mots, le personnage féminin s'attribue le pouvoir ici. Le psychanalyste dirait que Victoire, par sa sexualité « masculine », s'empare du phallus. Elle se masculinise – elle est victorieuse. Par conséquent, lors de cette rencontre, elle est le penchant masculin de son couple hétérosexuel avec Samuel, qui, par rapport à Lucas, est le plus souvent féminisé. La dynamique du phallique en opposition au châtré n'est pas bouleversée ici, elle est inversée. Victoire est phallique, alors que Samuel paraît châtré. Sur ce point, je rejoins les propos de Jacqueline Schaeffer selon laquelle le couple phallique-châtré « conforte le maintien de l'organisation sociale et de ses rapports de pouvoir » (16)⁴. Cette restauration de l'ordre conservateur est clairement à l'œuvre dans *De sel et de fumée*, car le phallus en tant qu'élément structurant réinstitue l'hétérosexualité en tant que système oppressif.

Un élément supplémentaire toujours au sujet de la féminisation de Samuel mérite d'être rappelé ici. Le roman indique que Samuel est de descendance juive, ce qui « a son importance » (Saint-Maur 135). De plus, il est d'une autre classe sociale que Lucas ; sa famille vit de « la généreuse pension alimentaire versée par [s]on père » (59). L'image de Samuel, en tant que jeune homme « efféminé », riche et juif, risque de se rapprocher d'un trope antisémite du début du siècle précédent, à savoir la féminité supposée du Juif (Allal 135). On pense par exemple aux écrits antisémites et misogynes d'Otto Weininger : « Quiconque a réfléchi à la fois sur la femme et sur

les Juifs aura pu constater non sans étonnement combien le Juif est pénétré de cette féminité dont on a vu plus haut qu'elle n'est rien de plus que la négation de toutes les qualités masculines » (248). Cette féminité (ou mieux dit cette non-masculinité) « raciale » est d'ailleurs souvent liée à l'homosexualité, comme l'indique Françoise Gaillard dans une étude récente sur l'inverti juif chez Marcel Proust (117). Le discours de Saint-Maur sur la question du genre est double, ou, si on préfère, ambivalent. La féminisation de Samuel a aussi pour effet de reconduire certains stéréotypes plutôt que de promouvoir une libération sexuelle possible.

Connerie

Les personnages de Saint-Maur sont donc gays sans être gays, car leur attraction sexuelle est sans objet genré. Le paradoxe est alors qu'ils recréent une forme d'hétérosexualité, où la fluidité de genre est justement inexistante. Je pars du principe que l'ambiguïté est voulue par la romancière. On trouve chez Saint-Maur des éléments en faveur d'une « autre théorie du genre ».

Les personnages se disent très souvent « con » dans le roman. Il y a là un jeu de mots répétitif et insistant. Lucas dit par exemple : « Samuel, attends... S'il te plaît. Fais pas le con » (10). Samuel avoue également se sentir « inexplicablement con » (135). Ou quand Lucas veut laisser entrer un sentiment romantique dans leur couple :

J'ouvre les derniers messages de ma boîte de réception. Les siens sont marqués du pseudo Lucachou dont il s'est affublé tout seul : téléphone en main, il s'était renommé fièrement. J'avais vaguement tenté de récupérer mon portable. Il avait déclamé, dans une bouffée de cigarette :

« Quoi c'est pas parce qu'on est pédés qu'on a pas le droit d'être cons nous aussi. »

Il avait souri et reposé le téléphone d'un geste péremptoire. Je n'avais pas changé le pseudo.

« Con » pour dire niais, doux, amoureux, Lucas l'était souvent. (16)

Le mot « con » chez Saint-Maur reprend le sens le plus souvent utilisé aujourd'hui, c'est-à-dire « imbécile » ou « idiot ». « Con » provient, indique le *Dictionnaire étymologique et historique du français*, de « *cunus* » et a longtemps gardé du mot latin son premier sens, à savoir le « sexe féminin ». En tenant compte de cette acception, le dialogue suivant qui se déroule au bord d'une piscine, prend une autre dimension. Quand Samuel sort de l'eau, il constate que Lucas se rapproche de Mélanie. Le gay qui n'est pas gay entame une scène de flirt hétérosexuel :

Lucas ne me regarde plus. Il a repris sa conversation avec Mélanie [...]. Je me sens délaissé. Je recueille de l'eau dans mes mains en coupe et j'en asperge leurs deux corps desséchés comme on jette de l'eau sur des chats qui se reproduisent, pour les séparer. [...]

« Putain mais t'es trop con ma parole ! »

Mélanie a bondi [...]. Elle me crache son venin félin, à juste titre, prenant Lucas à témoin :

« Mais il est trop con ton mec ! »

Le regard de Lucas glisse sur moi comme sur le plumage humide d'un oiseau de malheur. Ses pupilles sont très noires. Le mâle [*sic*] est fait. (53)

On voit le jeu avec les stéréotypes. Samuel perturbe une scène d'amour naissant. Il s'oppose à l'hétérosexualité ici pensée comme la copulation du mâle et de la femelle. Le « mec » est « con ». La virilité est dépréciée par l'injure. Or, on dit « con » au lieu de « conne ». Une forme de masculinité subsiste aussi. Un travail de déconstruction de genre, et *des* genres se met en place, ce qui se passe par un jeu de langage. Samuel échappe ici à la logique de l'hétérosexualité. Il y met fin.

On pourrait alors en jouant toujours sur les mots et en introduisant une réflexion théorique envisager l'élément « con » comme ce qui dépasse la conception classique du genre. Si on a recours à Butler, le mot « con » pourrait alors être compris comme un performatif, c'est-à-dire comme un terme sans « statut ontologique indépendamment des différents actes qui constituent sa réalité » (259). Samuel ne correspond ni entièrement aux exigences du masculin ni entièrement à celles du féminin. Il n'est entièrement ni l'un ni l'autre. On pourrait l'appeler « queer », à condition de ne pas donner à ce mot le sens restreint qu'il a trop souvent aujourd'hui (Lorenzi). L'interpellation « con » apporte une richesse sémantique qui révèle une instabilité au niveau lexical. Appelons les choses autrement, le genre « con » est une performance de genre instable, que l'on crée pour soi-même. Tout le monde peut être « con », même à des degrés différents. Rappelons sur ce point que con, « Lucas l'était souvent » (Saint-Maur 16). Et par cette instabilité, le modèle hétérosexuel, qui cherche justement à maintenir une stabilité, est subverti.

Conclusion

Le « jeu de con » ne semble être qu'une entrée en matière pour penser un enjeu plus vaste. La question à laquelle sont confrontés les protagonistes de Saint-Maur, est celle de l'identification. Peut-on encore dans le monde contemporain se lier étroitement à

une catégorie de genre particulière ? *De sel et de fumée* offre une tentative de réponse. Il faut accepter la « connerie », c'est-à-dire, l'instabilité. Il s'agit d'une négociation avec les catégories imposées par autrui – *objectives* pour reprendre encore une fois le mot de Sartre –, pour en faire un usage qui convient mieux à la situation dans laquelle on se trouve. Sinon, comment comprendre que Lucas, qui n'est pas gay, « revendiqu[e] ouvertement son homosexualité dans les médias » (165).

Aux États-Unis, José Esteban Muñoz a théorisé une attitude similaire dans le contexte des minorités queers racisées. Selon le théoricien américain, des personnes de couleurs queers ont recours à une « désidentification ». Muñoz signifie par ce terme un « descriptif des stratégies de survie que le sujet minoritaire pratique afin de négocier une sphère publique majoritaire phobique qui élude ou punit continuellement l'existence des sujets qui ne se conforment pas au fantasme de la citoyenneté normative » (4, ma traduction)⁵. En d'autres mots, la désidentification est une posture qui aide une personne minorisée à échapper aux discriminations, dans la mesure du possible. Il s'agit de se dire gay, homosexuel, homme, femme, ou même « con », au moment approprié :

Se désidentifier, c'est se lire et lire le récit de sa propre vie dans un moment, un objet ou un sujet qui n'est pas culturellement codé pour « se connecter » avec le sujet qui se désidentifie. Il ne s'agit pas de choisir ce que l'on retient d'une identification. Il ne s'agit pas d'évacuer volontairement les éléments politiquement douteux ou honteux d'un *locus* d'identification. Il s'agit plutôt de retravailler les énergies qui n'éludent pas les composantes « nuisibles » ou contradictoires de toute identité. C'est une acceptation de l'interjection nécessaire qui s'est produite dans de telles situations. (12, ma traduction)⁶

Selon moi, Saint-Maur a écrit un roman sur la désidentification au sens de Muñoz. Les protagonistes sont des Français blancs éduqués. Samuel est juif, alors que Lucas ne l'est pas. Saint-Maur signale à sa façon un trouble dans l'identité, mais elle l'introduit dans un contexte différent. D'un côté, les personnages font partie de minorités, de l'autre, ils s'approchent du modèle dominant : il s'agit des Français blancs qui doivent mobiliser des stratégies identitaires, similaires à celles qu'utilisent des minorités queers de couleur décrites par Muñoz. La désidentification devient bénéfique, voire nécessaire, dans un contexte homophobe blanc. Les personnages ne cachent pas leur sexualité, mais ils choisissent de la vivre selon leurs propres termes. L'exploitation sémantique du mot « con » attire l'attention sur le « jeu » que l'on doit adopter si on

ne se conforme pas à une identité précise. En d'autres mots, le « con » échappe à la tyrannie du genre, comme le prouve aussi l'évolution étymologique du mot. Il semble donc que, pour Saint-Maur, le démantèlement du genre se fait par la désidentification et la « connerie ». Alors, osons être « cons » et soyons fiers de l'être.

Sources

- Allal, Marina. « Antisémisme, hiérarchies nationales et de genre : reproduction et réinterprétation des rapports de pouvoir ». *Raisons politiques* 24.4 (2006). 125-41.
- Butler, Judith. *Trouble dans le genre (Gender Trouble). Pour un féminisme de la subversion de l'identité*. Tr. Cynthia Kraus. Paris : La Découverte, coll. Poche/Sciences humaines et sociales, 2017.
- Cusset, Catherine. *À vous*. Paris : Gallimard, coll. Blanche, 1996.
- Eribon, Didier. *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion, coll. Champs essais, 2012.
- Gaillard, Françoise. « Un énoncé indicible ». *Quaderni Proustiani* 14.1 (2020). 115-32.
- Garbagnoli, Sara et Massimo Prearo. *La croisade « anti-genre » : du Vatican aux manifs pour tous*. Paris : Textuel, coll. Petite encyclopédie critique, 2017.
- Genet, Jean. « *Journal du voleur* ». *Romans et poèmes*. Dir. Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe. Paris : Gallimard, coll. La Pléiade, 2021. 1095-317 ; 1528-559.
- Holmes, Amanda. « That Which Cannot Be Shared : On the Politics of Shame ». *The Journal of Speculative Philosophy* 29.3 (2015). 415-23.
- Josefine Mutzenbacher. *Histoire d'une fille de Vienne racontée par elle-même*. Tr. Felix Salten. Paris : Gallimard, coll. Folio, 2013.
- Lawrence, David Herbert. *L'amant de Lady Chatterly*. Tr. F. Roger-Cornaz. Paris : Gallimard, coll. Folio classique, 1993.
- Lorenzi, Marie-Émilie. « 'Queer', 'transpédégouine', 'torduEs', entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer* ». *GLAD!* 2 (2017).
- Marty, Éric. « Jean Genet, tabou. » *Les Temps modernes* 632-633-634.4 (2005). 84-105.

Muñoz, José Esteban. *Disidentifications : Queers of Color and the Performance of Politics*. Minneapolis : U of Minnesota P, 1999.

Perreau, Bruno. *Qui a peur de la théorie queer ?* Paris : P de Sciences Po, 2018.

Saint-Maur, Agathe. *De sel et de fumée*. Paris : Gallimard, coll. Blanche, 2021.

Sartre, Jean-Paul. *Saint Genet. Comédien et martyr*. Paris : Gallimard, coll. Blanche, 1952.

Schaeffer, Jacqueline. *Le refus du féminin*. Paris : PUF, 2013.

Weininger, Otto. *Sexe et caractère*. Tr. Daniel Renaud. Paris : L'Age d'Homme, 2012.

Wittig, Monique. *La pensée straight*. Paris : Amsterdam, 2016.

Notes

¹ Sur ce sujet, j'aimerais attirer l'attention aussi sur un autre fragment. Lors d'une manifestation, Samuel remarque une différence entre les convictions de Lucas et les siennes : « Avant de partir, il était énervé, incapable de concevoir que ce n'était pas mon combat, qu'aujourd'hui j'étais là pour défendre l'arc-en-ciel du drapeau gay et non le rouge de son bandana » (Saint-Maur 118). Samuel se rallie donc volontiers, et à la différence de Lucas, sous le drapeau *gay*. Il est question ici de l'importance du positionnement politique : quelle posture est appropriée pour la cause et le contexte ? Samuel et Lucas ne se ressemblent pas sur ce point.

² Sur le sujet du mariage pour tous et La Manif pour tous, je me réfère aux travaux de Michael Stambolis-Ruhstorfer et Josselin Tricou et de Roman Kuhar et David Paternotte dans le volume édité *Campagnes anti-genre en Europe* (2018). Sur le même sujet, voir aussi *La croisade « anti-genre » : du Vatican aux manifs pour tous* (2017) de Sara Garbagnoli et de Massimo Prearo.

³ Notre conception de l'ordre hétéronormé s'inspire de la pensée *straight* de Monique Wittig et de la matrice hétérosexuelle de Judith Butler.

⁴ Cependant, je ne partage pas l'attachement de l'autrice à la différence des genres.

⁵ Citation originelle : « Disidentification is meant to be descriptive of the survival strategies the minority subject practices in order to negotiate a phobic majoritarian public sphere that continuously elides or punishes the existence of subjects who do not conform to the phantasm of normative citizenship ».

⁶ Citation originelle : « To disidentify is to read oneself and one's own life narrative in à? moment, object, or subject that is not culturally coded to 'connect' with the disidentifying subject. It is not to pick and choose what one takes out of an identification. It is not to willfully evacuate the politically dubious or shameful components within an identificatory locus. Rather, it is the reworking of those energies that do not elide the 'harmful' or contradictory components of any identity. It is an acceptance of the necessary interjection that has occurred in such situations ».